

Pierre Bergounioux

La bête famarimeuse



COLLECTION FOLIO

Pierre Bergounioux

La bête
faramineuse

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1986.

Couverture : Lino. Photo © Meyer / Tendance Floue (détail).

Pierre Bergounioux est né à Brive. Il est notamment l'auteur de *Catherine*, *La bête famarimeuse*, *Miette* et *La mort de Brune*. Il a reçu le Grand Prix de littérature de la SGDL (2002) et le prix Roger-Caillois (2009), tous deux pour l'ensemble de son œuvre.

I

Nous savions bien qu'elle ne dirait pas non, qu'elle ne pourrait pas nous empêcher de replonger dans l'eau bleutée du soir, à la porte ouverte, où elle avait laissé la grande valise noire et le carton à chapeau pour saluer grand-père, l'ombre indécise dans la pénombre du vestibule.

À cet instant encore, nous ne savions pas. C'est moi qui ai demandé, vite, sans réfléchir et c'est à peine si j'ai écouté maman, si je l'ai regardée quand elle a dit que la nuit tombait, que nous devrions plutôt. J'avais déjà cessé de la voir, son visage chaviré de tristesse, de joie triste, de sentiments qu'on n'a pas, d'abord, que le sort nous épargne, trop compliqués, trop cruels, et dont je devinais, avec l'instinct divin du premier âge, qu'on devait profiter. Ils nous rendaient un court instant diaphanes et sans poids, à nous-mêmes en quelque sorte, à ce qu'on est – ou n'est pas – à onze ans et j'esquissais déjà le premier pas vers le crépuscule.

Nous avons esquivé les obstacles semés sur

toute la profondeur du vestibule, les deux petites valises, Paul qui dormait debout, les yeux ouverts, tante Nine qui nous avait ramenés de la gare avec la Traction de grand-père, la jarre aux parapluies, le carton rond, la grande valise noire et nous avons fait irruption dans la paix souveraine du soir. Nos cris qui remplissaient le vestibule jusqu'au plafond se sont perdus sous la haute coupole taillée dans la nue, deux fils minces, dérisoires, que nous avons traînés à notre suite tout au long de l'allée de gravier, puis délaissés tant ils étaient devenus peu de chose, soudain. Michel m'avait rattrapé et nous courions à la même hauteur, beaucoup plus vite que nous n'avions jamais couru, comme si l'air plus frais, la lumière recueillie nous avaient lavés de notre poids diurne, de la fatigue du voyage. Le clapotis du gravier a cessé. Nous avons quitté le jardin. Nous avons senti l'énorme compacité du globe, sous la route.

Là ! Le fil bref, arachnéen a flotté sous la coupole. J'ai vu le doigt de Michel au bout de son bras et un peu plus loin, un peu trop haut pour nous, le bâtonnet vrombissant, le cerf-volant, debout, les pinces ouvertes, dérivant sous le jet dru, luisant, des branches de chêne. Mais nous l'avions déjà dépassé, emportés, soulevés par la terre sourde, complice. Nous avons escaladé le talus et nous nous sommes enfoncés du même souffle long, égal, dans la vapeur rousse de la pessière.

La tache claire, mobile, de Michel disparaissait

tous les quatre pas et renaissait aussitôt du fût rectiligne et nu qui l'avait escamotée, entre la natte brune et le dais noir des branches, un peu au-dessus de nos têtes. Nous glissions, insaisissables, irrésistibles, dans l'étranglement obscur vers le précieux liséré couleur d'aigue-marine où commençait le bout du monde.

Nous avons franchi sans y penser la lisière où l'année d'avant et l'autre encore, depuis le commencement, l'univers finissait avec la disparition du soleil. Ou si nous y avons pensé, nous appartenions sans préavis à cet âge où l'on accède, aussi, aux bois du soir, de sorte que c'est du même élan que nous gravissions en longues foulées faciles la rampe douce, feutrée, sous la colonnade, remettant à plus tard d'évoquer les limites reculées de la création, les terres inconnues qui avaient surgi depuis que la Noël nous avait réunis puis séparés, Michel et moi. J'étais sans doute, moi aussi – j'y ai songé soudain –, une pâleur que les fûts de bronze interceptaient tous les quatre pas. Mes jambes maigres m'entraînaient vers l'autre bord, l'orée limpide où le monde recommençait, mais différemment, et j'ai poussé sur elles sans que Michel, la blancheur mobile qui me précédait, se rapproche, comme si au même instant, au milieu de la frange muette, la même certitude lui était venue, la même urgence aiguë. Nous avons franchi du même bond l'arbre abattu. La tache rapide, devant, a passé au vert. J'ai surpris, une seconde, les détails de l'écorce de l'épicéa

qui allait l'escamoter puis elle a resurgi, claire, décolorée, entre les troncs lisses et nous avons poursuivi notre course ascendante.

Ils avaient sûrement allumé les lampes, en bas. Maman devait coucher Paul, avec ce regard inhabituel que j'avais surpris, dont nous avons profité. Lorsque je croyais la revoir, dans la durée séparée, plus lente, où baignaient la maison et le jardin, je glissais moins bien. Il y avait autre chose, encore. Nous n'étions plus seuls, maintenant, sous le dais bas. Je cherchais, du coin de l'œil, d'autres taches, mais sombres, celles-ci, presque immobiles entre les arbres, là où l'instant d'avant il n'y avait rien que l'air bistre, le vide. Michel s'éloignait – la chemisette, les semelles des sandales qui voletaient au ras du feutrage élastique. J'ai appuyé plus fort sur mes jambes parce qu'à cette distance, déjà, c'était comme si j'avais été seul, que les barrières que nous avons bousculées sans même y penser, à deux, se fussent redressées sur notre passage. J'ai failli appeler. Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'avais onze ans.

L'élanement m'a traversé le flanc. Je ne voyais plus le voilement de sandales ni la chemisette, au-dessus, à cause de l'avance qu'ils avaient prise, de l'hermétique cloison que, sous cet angle fermé, l'interminable file d'arbres faisait. Je me demande si c'était encore du courage – de continuer à peser de toutes mes forces sur mes jambes, de serrer les dents, de ne pas

crier – ou bien la peur que mes appels n’aident les ombres, entre les fûts, à me localiser. Qu’elles ne se mettent elles aussi à glisser sans bruit et me rattrapent après avoir laissé les barrières se refermer sur ma trace, m’encager. Peut-être même que le sort de Michel était réglé, que les créatures nées partout de l’air épais l’avaient assailli derrière le rempart vivant, entraîné dans leurs tanières, que c’était mon tour. Qu’un regard en arrière m’aurait révélé leurs vêtements couleur d’écorce, leurs masques informes de cuir, les mains griffues tendues vers moi.

Michel était là, la lèvre retroussée sur les dents, en une grosse grimace, les poings noués sur les hanches, les jambes tendues. J’avais moi aussi le nez froncé et la salive me faisait mal au passage. J’ai fait encore trois pas pour m’arrêter tout près de lui puis j’ai mis les mains sur les coins de bois qui me perçaient les flancs. Nous sommes restés côte à côte sans nous regarder, scrutant la longue rampe qu’une eau brunâtre, couleur de thé, noyait sous nos pas.

Les ombres qui nous donnaient la chasse s’étaient figées. Nous étions deux, à nouveau, et c’était un nouvel été. Michel a grogné avec le fond de sa gorge. J’ai poussé exactement le même grognement. Nous avons parcouru du regard une dernière fois les arrières incertains puis, sur la même ligne, à un mètre l’un de l’autre, dans la même travée, nous nous sommes élancés vers l’éclat de gemme qui avait grandi en

avant. J'entendais, à travers la mienne, la respiration saccadée de Michel. La clarté précieuse, traquée, vaincue, avait fait halte. Elle s'était d'abord propagée de part et d'autre du double palis qui guidait notre course et chaque pas nous rapprochait d'elle. Elle nous rendait une tête alors qu'au pire moment, quand les ombres s'étaient enhardies à nous suivre, elle n'avait pas la largeur de ma main. Aussi avons-nous appuyé très fort sur la terre dure avec nos jambes lourdes. La colonnade s'est vêtue d'écorce, de détails et nous avons touché la lumière.

Le monde recommençant était en couleurs, pas seulement brun, bistre, tabac, mais bleu, limpide, comme l'aigue-marine, et vert à nos pieds, à perte de vue, jusqu'au frottis de soufre sur des montagnes qui flottaient au bout de l'étendue confuse. Nous nous sommes agenouillés dans la clarté plus vive qu'il faisait, au-delà de la pessièrre, comme si le jour finissant, quand nous avions jailli du vestibule, s'était remis en marche vers les apogées de midi. Les chevilles de bois se défaisaient. Les fougères avaient un parfum de fougère. Un grillon poussait sa lime très fine entre nous deux. La bouche arrondie, l'œil mobile, la tête roide, nous cherchions un signe non équivoque après les barrières invisibles, les ombres sournoises, les jeux de couleurs déconcertants. Il manquait l'éclatante fioriture du merle à vingt pas du sol, de la minutie des grillons, mais peut-être que les oiseaux s'étaient tus, aussi, en bas et

les couleurs elles-mêmes, les verts innombrables de juillet, nous étaient familiers. La lumière, après avoir bondi jusqu'à l'empyrée, redéposait très loin, sur les sommets flottants. J'avais ouvert à deux reprises la bouche, la première fois pour parler des oiseaux absents ou seulement muets et après de la lumière fantasque, mais à chaque fois j'ai senti que c'était pour parler, que ce n'était pas vraiment différent et j'ai relâché la provision d'air que j'avais faite. Je n'entendais plus qu'à peine nos respirations. Le lit de soufre ternissait. Les souffles de l'étendue cendreuse avaient fraîchi.

Je voyais de nouveau le visage inconnu de maman mais je ne parvenais pas à ressaisir celui de grand-père, même en écarquillant les yeux, juste le galon d'or terni au bas du ciel lointain, les tiges de la fougère et la tache brune, mobile, devant nous, comme un fragment arraché à la pessièrre, dans notre dos.

Michel ne respirait plus du tout alors que nous ne jouions pas à nous priver indéfiniment d'air. J'ai jeté un coup d'œil vers lui. Sa main à l'index tendu s'élevait imperceptiblement. J'ai gardé tout l'air que j'avais, moi aussi. La tache brune avait disparu. J'étais prêt à la mettre au compte des choses qu'on fait apparaître en louchant mais qui n'existent pas quand le grognement sauvage, furibond, dans la fougère, nous a remplis d'aiguilles jusqu'à la plante des pieds. Il n'était pas très fort, à la réflexion, mais on

pouvait construire autour la bête, la chair noire, musculeuse, l'énergie, l'endurance incroyables qu'enveloppait la toison – le mot m'est venu tout seul – fauve dont j'apercevais distinctement un lambeau à moins de dix pas. Il appartenait sans discussion possible à l'univers différent où nous nous étions insinués, sans rien qui rappelle les bêtes serves, roses, marron ou blanches, les bœufs, les chevaux, les chiens même à qui en passant, sur la route, nous parlions et qui écoutaient. Et la première pensée qui me soit venue, si j'excepte le fourmillement froid d'aiguilles, a été que nous pourrions peut-être, la bête, l'abattre, la ramener jusqu'à la maison puisque nous étions déjà entrés sur son domaine, dans le ciel blanc, les fougères noires, le froid intense qui nous obligeait à serrer les dents. Elle était un peu plus à gauche, maintenant, droit devant Michel, un losange hirsute, de la taille de la main et deux petites bandes parallèles, un peu plus loin. J'avais suivi de l'œil son effacement, sa réapparition. Nous n'avons rien entendu, pas même un froissement, juste le battement du sang à nos tempes et, à nos pieds, l'industriel grillon.

C'est Michel qui a bougé le premier. L'assemblage vert et bleu, à gauche, s'est légèrement modifié. J'ai eu son regard sur moi comme une gaze, une feuille qu'aurait agitée la brise. Le froid intense se dissipait, avec les aiguilles dont il nous avait criblés. Je ne voyais plus que

la tôle mince, délicatement ajourée des fougères, contre le ciel décoloré. J'ai regardé Michel à mon tour, en coin, son visage inexpressif sous ses sourcils levés. Le mien devait être pareillement vide, faute d'une grimace appropriée à l'heure, au lieu, à ce qu'on avait essayé d'imaginer avec le grognement sauvage et le lambeau de peau. Nos yeux se sont quittés pour explorer encore le travail de ferblanterie. Lorsqu'ils se sont heurtés, comme des billes, nous avons commencé à reculer, à mouvoir nos genoux l'un après l'autre, avec des lenteurs reptiliennes.

L'herbe plumeuse et grise a cessé de nous agacer les joues. Nous avons senti la natte élastique au bout de nos sandales. L'air où nous entrions à reculons se teintait de roux tandis que le ciel blanc, au-dessus de la frise noire, s'éclairait comme si la lumière s'était remise à respirer en même temps que nous, s'enflât comme nos poitrines. C'est en respirant que nous nous sommes enfoncés dans l'obscurité, sans nous regarder que du même mouvement nous nous sommes dressés sur nos jambes, avons fait volte-face et dévalé la rampe qui émergeait sous nos pas de l'eau morte. Nous courions comme nous n'avions jamais couru, exactement sur la même ligne, taches claires, ailées, que talonnait peut-être l'assemblage terrifiant que nous avions bâti autour du grognement, nous demandant lequel de nous deux s'abattrait le premier, face contre terre, sous la lourde patte.

Pour la dernière fois, la lumière qui s'était retirée a jailli sous nos pieds. Nous avons sauté du haut du talus dans les flaques de sable, entre les flaques d'encre, sous les chênes. La maison, chamarrée de l'or de ses lampes, appareillait pour la nuit au bout de l'allée. Nous n'avons cessé de courir qu'à l'instant où j'ai touché, le premier, le lourd pommeau de cuivre de la porte d'entrée. La main de Michel s'est posée près de la mienne, sur le métal froid. Nous avons osé nous retourner vers le jardin, la masse confuse des chênes, le noir versant des bois qui nous protégeait de l'inconnu, le ciel profond chargé d'étoiles.

Nous avons attaqué le vestibule illuminé sur la pointe des pieds, tête basse, la lèvre mordue. Nous étions moins sûrs, tout à coup, de nos facultés nouvelles et des libertés conquises. Nous nous attendions à rencontrer maman en haut de l'escalier et nous étions résolus, quoique nous n'ayons pas échangé une parole, Michel et moi, à nous taire, à baisser un peu plus la tête, sous l'algarade, laissant au temps, à notre subite audace le soin de prouver par des actes que nous n'étions plus des enfants.

C'est au pied de l'escalier, au bout du corridor, que j'ai entendu la voix de maman. Je dis de maman parce que nous la reconnâtrions toujours, quelque altérée qu'elle soit, de si loin qu'elle nous parvienne, malgré le fracas de l'ouragan, de la bataille ou de la fin du monde

et parce que je la voyais, maman, par la porte entrebâillée, agenouillée aux pieds de grand-père qui, lui, dans le fauteuil, nous faisait face, nous voyait, aurait dû nous voir rassemblant notre courage devant la première marche. Mais nous étions encore diaphanes, transparents au regard vide que j'avais croisé. Le chuchotement liquide, la voix de petite fille – de maman – nous parvenait toujours par la porte entrouverte du bureau. C'est la troisième marche qui nous a trahis. Le filet clair s'est brisé. Nous sommes restés en appui sur la planche de chêne, dans la lumière jaune. Puis la voix de maman a résonné de nouveau, sa vraie voix où je reconnaissais pourtant celle d'avant et toutes deux montaient de profondeurs inconnues de moi.

J'ai dit que oui. C'est à moi et non à Michel qu'il incombait de répondre, d'aller devant. Nous avons descendu les deux premières marches. Grand-père n'a pas bougé. Maman était restée à genoux près de lui, son visage penché, à demi tourné vers nous dans l'ombre.

Déjà nous redevenions opaques. Grand-père semblait nous apercevoir, de très loin, à trois pas de lui, sous l'abat-jour. Je ne voyais pas le visage de maman, au bord extérieur du cône de lumière qui tombait de la lampe. J'aurais peut-être tout avoué, jusqu'au projet que nous avions formé de leur montrer à tous ce dont nous nous sentions désormais capables, ce que, d'une certaine manière, virtuelle, nous étions.

Mais elle a juste constaté qu'il était tard, comme si elle me laissait le soin d'en tirer moi-même les conséquences qu'elle se chargeait ordinairement de dénombrer. Je ne savais trop qui me parlait, derrière la lumière, avec cette voix familière et changée, frêle et triste. Je me taisais, intimidé. Michel se tenait derrière moi. Je le savais à ceci, simplement, que j'avais à rester devant, le ventre, mes jambes maigres et mes sandales, au bout, dans la flaque de clarté. Les souffles de la nuit entraient par la fenêtre avec le patient labeur des grillons. Grand-père semblait fixer à travers nous les figures noires, hérissées de cornes et de clous, qui grimaçaient aux murs entre les éléments plus clairs de la bibliothèque.

Je me suis penché pour embrasser maman, dans l'ombre, puis son père, très droit et comme absent dans son fauteuil et nous avons quitté le bureau. En haut de l'escalier, la respiration régulière de Paul endormi venait de la chambre verte.

J'ai passé le premier. Michel m'a rejoint derrière le lavabo, sa tête à la même hauteur que la mienne, à demi masquée par le grand flacon d'eau de Cologne. Nous nous sommes regardés dans le miroir. J'avais déjà la bouche pleine de dentifrice. Je ne savais pas bien par où commencer. Lui non plus puisque je l'ai vu faire des bulles blanches derrière la bouteille. Nous avons frotté un bon moment sans rien dire devant notre image gauchère coupée au menton. À peine avons-nous échangé trois mots depuis que